

Roger Mérian

Lettres, féminin pluriel *

Je voudrais interroger un aspect de l'articulation de la lettre et du féminin, et plus précisément le lien entre le nom et l'œuvre écrite du côté féminin.

En introduction, je vous livre ce propos de Serge Leclair, propos qui me sert de boussole pour cette intervention : « J'incline à penser que les efforts des meilleurs de nos écrivains contemporains s'éclaireraient grandement, s'ils réussissaient à tenir vraiment compte de ce qu'ils savent. » Et que savent-ils ? « Qu'écrire est d'abord une tentative impossible pour maîtriser le texte inconscient. Mais peut-être est-ce par l'impossibilité même de sa tentative que l'écrivain retrouve vraiment le réel ¹. » N'est-ce pas une façon de dire que l'on écrit pour répondre au rapport sexuel qu'il n'y a pas ?

Pour commencer, je prends le risque d'une visée pédagogique pour distinguer le signifiant de la lettre. Dans les débuts de l'enseignement de Lacan, la distinction entre lettre et signifiant est difficile à faire, dans la mesure où Lacan ne dispose pas encore de l'opposition entre signifiant et objet qui lui permettrait de la fonder.

Ainsi, « Le séminaire sur "La Lettre volée" », qui date de 1955, s'établit sur une parenté entre la lettre et le signifiant en empruntant un exemple à la littérature, un conte d'Edgar A. Poe, dans lequel le déplacement d'une lettre est censé figurer le parcours du signifiant. La lettre a donc une fonction de message, soit son sens. C'est ce qui la rattache au signifiant dans la mesure où elle en est le support.

* Intervention du 2 octobre 2010 à Rennes à la journée préparatoire aux Journées de l'EPFCL à Paris « La parole et l'écrit dans la psychanalyse ».

1. S. Leclair, « Le réel dans le texte », *Littérature et psychanalyse*, n° 3, octobre 1971, Paris, Larousse.

Dans « L'instance de la lettre » (1957), Lacan conçoit la lettre comme « le support matériel que le discours concret emprunte au langage ² ». Par ailleurs, la lettre a un destin, qui est sa destination en tant qu'objet, c'est cet objet qui est rendu quand on rend les lettres d'amour. La lettre d'amour est propre à manifester tout particulièrement cette nature d'objet de la lettre. Dans *Belle du seigneur*, peut-être le plus beau roman d'amour du XX^e siècle, Albert Cohen nous le donne à entendre : « L'amour, ce n'est pas la femme que tu aimes, c'est la lettre que tu lui adresses. »

Lacan, pour sa part, fera tourner sa lecture de Gide ³ autour de cet acte par lequel Madeleine, la femme d'André, jette au feu les lettres que celui-ci lui a adressées des années durant. Elle brûle ce qu'elle a « de plus précieux », et ouvre dans l'être de son amant la béance que remplissaient ces lettres jusque-là. Gide reçoit le coup, nous dit Lacan, comme « une femelle de primate frappée au ventre », et Lacan compare cette réaction à l'exaltation d'Harpagon croyant avoir perdu sa cassette, quand c'est de sa fille qu'il s'agit. La lettre est ainsi comparée à la cassette d'Harpagon, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus précieux pour un sujet, à savoir son objet, objet *a* dira Lacan plus tard, seul véritable partenaire du sujet pour la psychanalyse.

Ici déjà, la lettre, si elle se conjugue avec le signifiant dont elle constitue le support matériel, comme missive, comme tache d'encre, ne lui est plus tout à fait équivalente. Elle est cet objet perdu, ce reste, ce déchet dans lequel Gide, par exemple, est invité à reconnaître son être par l'acte de Madeleine.

Cette articulation de la lettre et du signifiant, Lacan la décrira dans son fameux texte de 1971, « Lituraterre ⁴ », qu'il faut lire et relire, non seulement pour saisir ce que le poète-analyste Lacan a fait de l'intuition des poètes, mais surtout pour essayer d'éclairer les difficultés de lecture qu'il recèle.

Lituraterre, « c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral », dit-il. Le mot *litura* en latin signifie d'abord rature et vient du mot *lino*, qui signifie effacer. Dans ce texte, Lacan resserre les

2. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 495.

3. J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958), dans *Écrits, op. cit.*, p. 739-764.

4. J. Lacan, « Lituraterre » (1971), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

rapports de la lettre au réel avec l'apologue de l'avion qui le ramenait du Japon. Dans le ciel, à travers le hublot de l'avion, il voit ce qu'il appelle « la condition littorale ». Et cette vue du littoral est pour lui homologue à la calligraphie de la lettre, dont on connaît la fonction éminente au Japon avec le trait d'encre du pinceau. « Tel invinciblement m'apparut, cette circonstance n'est pas rien : d'entre-les-nuages, le ruissellement, seule trace à apparaître, d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief en cette latitude, dans ce qui de la Sibérie fait plaine. [...] Le ruissellement est bouquet du trait premier et de ce qui l'efface. [...] Il y faut donc que s'y distingue la rature. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. [...] Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire l'entre les nuages, elle se conjugue à sa source ⁵. »

Lacan, me semble-t-il, oppose à la rature, « d'aucune trace qui soit d'avant », l'image du ruissellement associé à la rupture du semblant qu'est le nuage, le signifiant. Ainsi, le ravinement qui est le résultat du ruissellement convoque la jouissance. « L'écriture est ce ravinement même ⁶ », dit-il.

Littoral désigne donc ce bord du savoir et de la jouissance, en tant qu'il s'agit de deux domaines strictement étrangers l'un à l'autre : « Le bord du trou dans le savoir, voilà-t-il pas ce qu'elle (la lettre) dessine ⁷. » Ici, la lettre ne se confond pas avec le signifiant, c'est-à-dire le semblant. Sous les nuages du signifiant, le « ravinement de la lettre » !

Mais comment l'écriture prend-elle forme, forme poétique à l'occasion, à partir de la rature ? Du ravinement ?

Venons-en à quelques évocations cliniques, par ailleurs très différentes, qui me conduisent à poser une question : comment comprendre les propos de certaines femmes à l'endroit du nom qu'elles portent ? Il est en effet traditionnellement attendu d'une femme qu'elle abandonne son nom de jeune fille, le nom de son père, pour prendre celui de son mari, c'est-à-dire qu'elle ne montre pas d'attache particulière à l'endroit d'un nom censé la représenter, imparfaitement sans doute, mais la représenter quand même.

5. *Ibid.*, p. 16-17.

6. *Ibid.*, p. 18.

7. *Ibid.*, p. 14.

Or, comme le souligne Lacan, « à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant [...] on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être ». Ce qui, en effet, se vérifie bien cliniquement, puisque cette perspective de changement de nom donne lieu, dans certaines circonstances, à tout un éventail de défenses, allant du refus absolu de changer de nom – qui, à l'extrême, peut déboucher sur l'évitement pur et simple du mariage – à la précipitation inverse dans le mariage pour, justement, en changer au plus vite, voire pour se choisir un nom propre.

J'ai choisi de limiter mon questionnement à l'usage du pseudonyme chez des femmes qui se confrontent à l'écriture. De plus, elles se plaignaient de ne pouvoir écrire qu'à condition de « prendre un pseudonyme ».

Le phénomène, bien entendu, se produit tout autant chez les hommes, mais j'ai pris ici le parti d'interroger les choses sous l'angle plus particulier qui est celui du rapport que ces femmes entretiennent à leur nom d'une part et à l'écriture d'autre part, en tant que cet acte les fonderait peut-être d'une manière particulière dans leur rencontre avec le féminin, avec la position féminine. Qu'est-ce qui est tenté là comme type d'inscription Autre par ces écrits qui se signent de ce signifiant qu'elles choisissent pour venir les représenter en femmes de lettres ?

Je voudrais d'abord souligner ce que j'ai entendu comme une impossibilité, voire un interdit à user de ce nom censé pourtant leur être propre, et qui les pousse à se masquer, à se voiler derrière un signifiant Autre qui vient inscrire, soutenir ce qui, à s'en tenir à l'étymologie du terme *pseudos*, serait de l'ordre d'un nécessaire « mensonge ». Ces femmes étant là dans une modalité d'affirmation de leur existence pouvant sembler un peu paradoxale, en tant qu'elles ont à en passer par une sorte de tour de passe-passe pour tenter de dire leur vérité.

Mais alors, quel type particulier de mensonge est là en question, et ne s'agit-il pas plutôt ici d'un voilement de l'être ? Voilement de l'être du sujet, donc de sa part de jouissance, ainsi récupérée sous une forme pseudo ? Suffirait-il de dire qu'il n'est là question, au fond, de rien d'autre que de la plus banale hystérie, d'un effet de cette structure qui pousse au semblant, au masque, au voilement, voire à

la mascarade, avec toute la dimension phallique qui la caractérise ? ... Il y a plus. Il y a autre chose que précisément je souhaiterais déplier.

Que nous dit une femme par cette tentative de s'autogénérer, à la fois dans le libre choix d'un nom qui lui soit propre et dans l'acte d'écrire qui la fait naître à l'identité d'écrivain, lorsqu'elle ne peut le faire qu'au prix d'un effacement qui l'amène à gommer du texte, peu ou prou, le nom de son père ?

La définition donnée par *Le Robert* concernant le pseudonyme indique, en effet, qu'il s'agit là d'une « dénomination choisie pour masquer son identité ». Nous entendons dans cette dénomination ce « dé » privatif issu du latin *dis* qui indique bien l'éloignement, la séparation. Cela nous indique qu'un acte a à venir là, dans le réel, démasquer le trou, le dévoiler avant qu'un autre masque, un autre voile, un signifiant, vienne à son tour tenter de parer à ce vide réel.

Un autre constat m'a frappé, qui consiste dans le fait que les pseudonymes choisis ou élaborés de toutes lettres marquent souvent leur rapport, manifeste ou non, avec un lieu, un *topos* parental. Ainsi, l'une de ces femmes confiait les secrets de l'élaboration de son nom d'écriture : elle indiquait clairement la nécessité qui s'était imposée de conserver une syllabe de son patronyme. Sur la base de cette première syllabe, elle avait construit le nom sous lequel elle se voilait, et ce nom-rébus évoquait pour elle un paysage de son pays natal, qu'elle avait dû quitter vingt ans plus tôt. Une autre, professeur de lettres, indiquait que son pseudonyme avait les liens les plus directs avec le petit bout de terre où se trouvait la maison familiale encore habitée par sa grand-mère maternelle.

Je ne peux résister, bien sûr, à l'évocation de l'auteur féminin qui compte parmi les plus reconnus de la littérature contemporaine : Marguerite Donnadieu, dite Duras, ou encore M. D. On pourrait glosier longuement sur le poids du nom légué par le père dans ce cas particulier. Je me contenterai de noter que Marguerite, dans le dessein inconscient où elle semble avoir été de tuer le père une seconde fois – allant jusqu'à effacer de sa mémoire toute trace de ce père mort lorsqu'elle avait 4 ans, au point de dire : « Je n'ai jamais connu mon père » –, Marguerite n'en a pas moins choisi le nom du village du sud de la France où celui-ci possédait une maison de campagne et dont le nom recèle, en outre, l'initiale même de son patronyme : D.

Marguerite Duras a pu écrire également : « Je n'ai pas de regard sur moi-même. Je suis toujours tournée de l'autre côté, vers une sorte d'obscurité : là où ça écrit. » Ce *Wo es war* singulier ne lui permet-il pas de réduire le nom propre aux quelques lettres de Lol V. Stein ou d'Emily L. ? Condensation d'un trop de jouissance ?

Ainsi, on les « dit-femmes », ces chères femmes, car elles ne sont pas-toutes dans la fonction phallique et ne peuvent rien dire de cette Autre jouissance. Pourtant quelques-unes, parfois, s'y risquent. Marguerite Duras, à qui Lacan a rendu l'hommage que l'on sait, nous fait entendre ce dont il s'agit avec ce signifiant du manque dans l'Autre, S(~~A~~). Lacan conclut son hommage à Marguerite Duras sur l'éloge de l'art de l'écrivain qui célèbre « les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible ⁸ ».

Évoquant le silence de Lol V. Stein, M. Duras l'impute à l'absence d'un signifiant dans ce passage connu : « Ç'aurait été un mot-absence, un mot-trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner... Ce mot qui n'existe pas, pourtant il est là ⁹. »

À partir de cette formulation – « On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner » – qui vient border un réel, Lacan va souligner qu'il s'agit de « faire sonner autre chose que du sens ». Et dans sa leçon du 19 avril 1977, il se réfère précisément à ce passage mais aussi à *L'Écriture poétique chinoise*, de son ami François Cheng : « Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que c'est le forçage par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose que du sens. Le sens, c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant. Mais ce qui résonne ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne. Mais à l'aide de l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. » Encore une fois, l'écrivain précède le psychanalyste...

Ainsi, quelques-unes, pas toutes, parviennent à suggérer donc par le style qui est le leur la façon dont elles se débrouillent avec ce réel de la langue. C'est à partir de cette absence de signifiant dans

8. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » (1965), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 197.

9. M. Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, 1964, p. 54.

l'Autre qui les nommerait, de ce point vide, point de honte, qu'elles ont à inventer un trou qui vaille, pas sans l'écriture.

Un autre exemple encore, qui ne suit pas exactement, lui, les mêmes chemins, est celui de Marguerite Cleenewerck de Crayencour, dite Marguerite Yourcenar, anagramme de la dernière partie de son nom à une lettre près : le C initial qui, ici, a chu. Yourcenar, elle, dans les tout premiers temps de son écriture, avait également modifié son prénom, qu'elle avait amputé pour n'en laisser qu'une syllabe : Marg, avec toute l'ambiguïté sexuelle, ainsi que d'origine, qui peut s'entendre.

Mais qui peut oublier son propre nom ? Je voudrais citer ce propos de Marguerite Yourcenar, dans *L'Œuvre au noir* : « Peu à peu, pourtant, Zénon cessait d'être pour eux une personne, cessait d'être un visage, une âme, un homme vivant quelque part sur le point de la circonférence du monde ; il devenait un nom, quelques lettres, moins qu'un nom, une étiquette fanée sur un bocal où pourrissaient lentement quelques mémoires incomplètes et mortes de leur propre passé. Ils en parlaient encore. Ils n'en parlaient presque plus. En vérité, ils l'oubliaient ¹⁰. »

Se pose ici une question : si le pseudo a un rapport avec un lieu, et s'il est susceptible d'être vécu comme abri pour le sujet, est-ce alors dans ce trou creusé par la lettre, dans ce « ravinement », que ces femmes viendraient fonder et inscrire leur ex-sistence ? Et si le signifiant pseudo n'a pour référent que ce lieu, ce bout de terre, irrédudiblement vide et perdu, que tentent, en effet, d'inscrire ces patientes par le biais de cette opération de nomination Autre ? *Litura-terre*, dit Lacan, « rature de la terre », semblent dire ces patientes pour faire valoir une jouissance énigmatique.

Notons que ce type de dé-nomination, contre toute attente, ne laisse pas ces sujets dans l'anonymat, puisque ce lieu fondateur du sujet semble bien s'y maintenir, avec quelques lettres, envers et contre cette tentative d'effacement du patronyme. Ainsi ces femmes, peut-être à leur insu, semblent-elles parer, grâce à cette référence maintenue du travail de la lettre, au risque d'un effet de *décapiton-nage* que pourrait produire ledit effacement, et auquel on peut assister dans certaines structures cliniques.

10. M. Yourcenar, *L'Œuvre au noir*, Paris, Gallimard.

Reste que je n'ai pas encore soulevé la question de ce qui amène ces femmes à dire « non » à leur nom. Si par cette *Verneinung* elles posent quelque chose concernant leur position subjective, on peut se demander quelle est, dès lors, la vérité qu'elles tentent de faire entendre. Pourquoi cette vérité du sujet ne peut-elle venir à s'articuler que dans le mensonge ?

Or, grâce à, ou à cause de ce que Lacan appelle sa « biglerie », sa « duplicité », la femme pas-toute peut osciller entre viser le phallus d'un côté et S de grand A barré, S(~~A~~), de l'autre. À se situer côté homme des formules de la sexualité, une femme se trouve, du même coup, confrontée aux exigences liées au Nom-du-Père. Ainsi, elle est aux prises avec la question de la castration, comme le sont les hommes.

Cependant, il y a un autre versant. Ces femmes qui ne cessent d'écrire décrivent et décrivent sans cesse leurs mères comme défaillantes, déprimées, délaissées ou endeuillées. Castration maternelle oblige, elles réalisent que leur sollicitude et leur abnégation à se préoccuper d'autrui prenaient sa source dans l'attention et dans le soutien à leurs mères endommagées. Elles n'osaient se séparer de leurs mères sans les réparer de peur de les détruire. Grâce à l'analyse et à l'écriture, elles semblent être à l'abri du ravage qu'elles ont eu à traverser en se demandant comment devenir femme, en restant filles de ces femmes-là.

S'agit-il de s'identifier, ou pas, à celle-là même qu'on ne cesse de détruire ? Mais une mère ne peut donner que ce qu'elle n'a pas. Écrire donc avec son ruissellement de lettres. De fait, n'écrit-on jamais ailleurs que sur le corps de la mère ? Sur son ventre même, comme le dit Freud quelque part ¹¹ ?

C'est donc en abandonnant ce côté homme pour viser le côté femme – celui où, à n'être pas-toute assujettie à la fonction phallique, elle pourra enfin se détourner des impératifs qui sont convoqués par le patronyme, pour rendre possible son inscription symbolique.

11. Pour cette intervention, bien que l'ayant lue, je n'ai pas retrouvé cette référence chez Freud. Pour ma part, j'associe cette référence à l'avant-dernier film de Peter Greenaway (1996), *The Pillow Book*, adaptation cinématographique de l'œuvre de l'écrivain japonais Sei Shōnagon et qui constitue le trajet de la lettre calligraphique sur le corps dans son rapport à la jouissance et au féminin, notamment autour de cette phrase de la femme à son amant, traducteur anglais : « [...] vous devez écrire sur moi. Mon corps est une page de livre, votre livre ».

N'est-ce donc pas en quelque sorte pour se délivrer du poids qu'emporte avec elle cette filiation qu'elle va mettre en place ce type de mensonge consistant à se choisir un nom qui lui permette d'exister avec le recours de l'écriture ? Vérité menteuse donc.

Or, ce type de ruse, précisément, et le discours qui l'accompagne – celui de la liberté, de l'absence d'attaches, etc. – ne peuvent manquer d'évoquer ce qu'elles découvrent et qu'elles viennent libérer du poids des exigences liées à la fonction phallique, au signifiant paternel, au patronyme qui va, dès lors, être éjecté de la scène. En effet, ce savoir s'acquiert au prix de l'abandon de la position masculine. Lacan le dit ainsi : « Il faut [...] étudier la lettre comme telle, c'est à dire la lettre et non son contenu de sens, en tant qu'effet féminisant ¹². » Ainsi, tout écrit « passive » le sujet qui a la passion du signifiant pour mordre sur le réel.

Il arrive que l'écrivain ou le poète y perde jusqu'à son nom. Romain Gary en est l'exemple unique, je crois, dans la littérature : il fait porter un pseudonyme, Émile Ajar, à son neveu Paul Pavlowitch pour des livres qu'il écrit lui-même et qu'il lui attribue.

Peut-être est-ce cela la folie, perdre son nom ? Mais c'est aussi en cela que consistent la poésie et l'écrit ; perdre son nom pour un autre, aussi léger qu'un nom de plume. Cependant, F. Kafka, lui, n'y va pas avec le dos de la cuillère dans sa définition de l'écriture, de façon radicale (et avec l'équivoque de notre langue) : « L'écriture, dit-il, est une hache qui tue la mer gelée en nous ».

Voici une question : chaque sujet dans une analyse peut-il retrouver l'ordonnance, non pas universelle, mais particulière des lettres du nom imprononçable qui l'a fait parler ? Non. En effet, ce qui nous fait parler, nous ne pouvons pas le savoir. Le mot quelconque qui vient là, en ce point-trou, mot de la *lalangue* « au bord du trou dans le savoir » n'implique-t-il pas le signifiant du manque dans l'Autre, c'est-à-dire $S(\bar{A})$, « comme tel imprononçable, précise Lacan, mais non pas son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé » ?

Lacan insistant sur le fait que l'écriture est à situer du côté de S de grand A barré, $S(\bar{A})$, est-ce pour autant que la condition de l'écriture

12. J. Lacan, « Lituraterre », *Littérature*, n° 3, octobre 1971.

consiste à se situer du côté femme des formules de la sexuation, et ce quel que soit le sexe de l'auteur, homme ou femme ?

Si en effet, ainsi que le soutient Lacan, l'écriture exige un détour par la fonction littorale de la lettre entre sens et jouissance, le sexe de celui qui écrit importe peu. Y aurait-il véritablement une écriture féminine, une écriture qui soit elle-même sexuée ? Dans les années 1970 et 1980, des écrivains femmes, telles Hélène Cixous ou encore Luce Irigaray, ont pu le prétendre. Mais l'écriture ne dira jamais s'il est homme ou si elle est femme.

Je conclus, avec un pas de côté, sur le pluriel de mon titre. Ainsi, de ce qui nous fait parlants, nous ne pouvons pas le savoir. L'impossible est de la langue et dans *lalangue*, parce que le sens n'est jamais saisissable une bonne fois pour toutes, il fuit. Et il n'y a pas d'analyse sans nouage au réel qui tient à la langue. Ainsi, l'impossible à supporter côté analyste amène l'analysant à l'impossible à dire : et ça n'est ni une erreur, ni une incapacité, ni une faute, c'est le trauma inhérent à notre condition d'êtres parlants, source de culpabilité sans doute et donc de jouissance.

En centrant la psychanalyse sur le défaut de la langue à rendre compte du rapport entre les sexes, Lacan creuse un champ qui subvertit le sens commun. Mais qu'attendre de nouveau dans le lien social ? En faisant vibrer le pouvoir de résonance et de non-sens de la langue, Lacan s'adressait sans doute à chacun, il faisait le pari qu'un nouveau lien social pouvait naître à partir du plus intime d'une énonciation.

Les analystes sont ainsi concernés d'avoir à répondre – sans se passer de la langue poétique à l'occasion – au scandale de la découverte freudienne qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » et que, de cet impossible, qui suppose un consentement, l'analyste doit se savoir assujéti au signifiant qui inscrit la marque de la mort dans son être, que rien ne peut effacer et notamment plus le fantasme. S'il est arrimé à ce que condense la lettre « au bord du trou dans le savoir », n'est-ce pas pour déshabiller les mots, lettres à lettres ? N'était-ce pas d'ailleurs le souci de Lacan de s'interroger sur le lien possible à la fin d'une analyse entre ces « épars désassortis » ?

À cette question, je vous propose une réponse. Elle se trouve dans le témoignage de Robert Antelme, dans *L'Espèce humaine*, et ce

n'est pas sans lien avec la fin d'une analyse si nous prenons au sérieux cet avertissement de Lacan selon lequel « les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir ». Robert Antelme écrit : « Nous voulions parler, être entendu enfin. Mais nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. Le risque, c'est de s'indigner et de ne pas aller plus loin. En deçà une compassion, un fantasme sur la terreur, au-delà rien. L'horreur anesthésie, "stuporise", "colérise". Or en parlant et en écrivant, ce n'est pas la pitié qu'il y a à susciter, la tendresse ou la révolte, c'est de "dire l'inexprimable". Et il fut tout à fait impossible de combler la distance entre le langage dont nous disposions et l'expérience que nous avions vécue. Rien ne se comprenait. » Et plus radicalement, il ajoute : « Ce qui nous relie, c'est très précisément ce qui nous dénoue, c'est ce qui ne ressemble à rien ¹³. »

13. R. Antelme, *Textes inédits sur L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais et Témoignages », 1996.